

## Poliorcétique à l'américaine

Pour les gouvernements irakien et américain, l'objectif militaire est de détruire ou au moins de désorganiser suffisamment les guérillas pour réduire de manière très significative les attaques anti-américaines contre les bases et les convois puis de permettre la relève par des troupes irakiennes gouvernementales. **L'objectif politique est de réduire l'emploi de la violence comme instrument de contestation et d'étendre la carte des provinces contrôlées par le gouvernement**, que ce contrôle soit direct ou le résultat d'une simple allégeance, afin de permettre les élections de janvier 2005. Les centres de gravité sont donc les miliciens insurgés eux-mêmes qu'ils font annihiler et les pouvoirs locaux, souvent religieux, qu'il faut pousser à coopérer par l'application d'un "bâton" immédiat, qui frappe les militants repérés et endommage la ville, et d'une "carotte" future (aide économique conséquente).

Du côté des insurgés, l'objectif politique est d'empêcher la tenue d'élections crédibles afin de saper la légitimité du gouvernement issu des urnes, tout en résistant aux offensives américaines. Les stratégies militaires possibles sont limitées à **l'esquive, la résistance ou la contre-attaque**. La structure éclatée de la résistance sunnite fait que ces stratégies peuvent être appliquées simultanément par des groupes différents. L'*Armée du Mahdi* de Moqtada al-Sadr, plus centralisée, pratique une guérilla à éclipses alternant l'allégeance au gouvernement et la résistance armée en fonction des objectifs politiques de son leader. L'esquive peut donc être physique (fuite de Falloujah en profitant des départs de civils), politique (compromis de Moqtada Al-Sadr) ou camouflée (adoption d'un "profil bas", disparition des armes). La résistance ferme, lorsqu'elle est pratiquée, s'appuie sur une population favorable (quartier de Sadr City pour les Mahdistes), des infrastructures préparées (Falloujah) et des lieux "intouchables" (lieux saints de Nadjaf). La contre-attaque a lieu sur les zones désertées momentanément par les forces américaines (Baqoubah, Mossoul) et par des actions souvent médiatiques (attentats, occupation de locaux gouvernementaux).

### Les cercles de feu

**La première phase de l'opération de reconquête est le siège de la ville**, c'est-à-dire le contrôle des points d'entrée et la surveillance des abords. Grâce aux moyens techniques modernes (drones, hélicoptères, radars), les Américains emploient rarement plus d'une brigade<sup>35</sup>, renforcée d'éléments irakiens et d'unités d'appui, artillerie ou aéromobiles pour boucler une ville de plusieurs centaines de milliers d'habitants.

La *Task Force Iron Dukes*, qui se bat pendant cinq semaines en avril-mai pour la reconquête de Nadjaf et Koufa ne comprend que quatre sous-groupements interarmes (*Team*), totalisant 30 M1 Abrams et 95 Humvee blindés. La Task Force comprend également une compagnie de police militaire, une compagnie du génie, un détachement de forces spéciales, une équipe de guerre psychologique, deux équipes cynophiles et deux équipes ACM. Ses appuis proviennent moins de ses moyens de feux indirects (seulement 6 obusiers *Paladin* et 4 mortiers de 120 mm) que de la troisième dimension (hélicoptères OH-58D *Kiowa Warrior*, AC-130 *Gunship* et F16). Outre sa légèreté face à l'ampleur de la zone à contrôler et sa diversité, **cette structure est remarquable aussi par la disparition relative de l'échelon bataillon** (réf. 451). La brigade commande directement des sous-groupements renforcés capables eux-mêmes d'effectuer une manœuvre complexe des feux<sup>36</sup>.

**Toute structure hiérarchique est avant tout un système de gestion des informations. La transformation actuelle des flux d'informations par les nouvelles technologies et le souci d'une plus grande réactivité vont entraîner obligatoirement une nouvelle définition des structures<sup>37</sup>.**

**A partir de ce cordon, les forces frappent les éléments ennemis repérés.** Les tirs indirects de munitions de précision sont guidés par des indicateurs irakiens, et, de plus en plus fréquemment, par l'intermédiaire de contrôleurs sur hélicoptères ou des désormais incontournable drones<sup>38</sup>. Ce feu du ciel sert alors de substitut à la classique "préparation d'artillerie", pour amoindrir la résistance et faire pression sur les autorités locales. Ces frappes, souvent spectaculaires, peuvent cependant être contre-productives. Malgré l'em-



ploi systématique de munitions de précision, elles touchent parfois la population civile et leur passage en boucle sur toutes les chaînes de télévision aux États-Unis peut donner une vision exagérée du niveau de violence de l'opération en cours. **Il y eut ainsi un décalage énorme en avril entre la guerre réelle vécue sur le terrain par les Marines devant Falloujah, relativement peu meurtrière pour eux, et la guerre des médias.** C'est pourtant cette dernière qui a incité l'administration à chercher une solution négociée (réf. 1).

**Dans le brouillard de la guerre, ce qui est cru est au moins aussi important que ce qui est vrai. L'opinion publique étant un acteur indirect mais important des décisions stratégiques voire opératives, ce qu'elle croit, à partir des informations proposées par les médias, peut influencer "en cours d'action" sur les opérations, en contradiction parfois avec ce que vivent les troupes sur le terrain. Les emballements et les distorsions médiatiques sont des paramètres opérationnels qu'il faut surveiller de près.**

Le siège aérien, tel qu'il a été pratiqué à Falloujah d'octobre à novembre, a eu pour but, outre l'affaiblissement de l'ennemi, de fournir aux médias américains des signes tangibles d'action et de frapper les esprits sur place pour les amener à négocier ou à fuir. Les bombardements étaient d'ailleurs accompagnés de largage de tracts et d'appels aux haut-parleurs d'équipes *PSYOPS*. Les deux tiers de la population semblent ainsi avoir fui la ville, privant ainsi la guérilla de sa meilleure protection. Il y a d'ailleurs lieu de s'interroger sur l'ampleur de cette évacuation qui contredit quelque peu l'image de la main de fer de la guérilla sur la ville, à moins que les insurgés aient encouragé eux-mêmes le départ des civils pour faciliter le leur.

### **Si la troisième dimension appartient à l'armée américaine, la quatrième, le temps, est plus partagée.**

Au niveau stratégique, les échéances électorales américaines de novembre imposent d'agir sans prendre de risque majeur et celles de janvier 2005 en Irak constituent un butoir incontournable pour la patience des Chiites, majoritaires et donc potentiellement bénéficiaires de ce vote. Au niveau opératif, les moyens américains sont insuffisants pour tenter une reprise simultanée de tous les bastions. Il faut donc agir par séquence en partant du plus facile (Latifiya, Samarra, etc.)- pour éviter le risque politique d'un échec et aguerrir les troupes irakiennes- avant d'attaquer le plus difficile (Falloujah). Au niveau

tactique, il faut arbitrer entre des opérations brèves mais violentes qui engendrent des souffrances filmées dans la population et des opérations longues qui donnent du crédit à la résistance. Les combats ont un rythme heurté, "disharmonique", alternant raids et négociations.

Le siège n'est qu'un préalable, il peut difficilement amener une décision en lui-même. A la fin du mois d'août, le blocus économique de Samarra (en tenant le pont d'entrée dans la cité) a certes amené les autorités locales à accepter la présence américaine dans la ville mais ces mêmes autorités ont été contestées par un nouveau pouvoir plus radical qui a rejeté ces accords. Les Marines ont donc dû pénétrer de force.

### **Les colonnes de fer**

Après l'action autour de la ville, commence **l'action dans la ville**. Celle-ci a pour objectif la saisie de points clefs permettant le contrôle des centres politiques, l'entrave au mouvement de l'ennemi, et, dès que possible, le découpage de la ville en zones qu'il s'agira ensuite de classer ensuite en amies, ennemies et incertaines avant d'y appliquer le traitement correspondant. Pour y parvenir, *l'US Army* emploie, ce que certains officiers nomment des "colonnes infernales", en souvenir des méthodes du général Sherman durant la guerre de sécession. Ces phalanges interarmes très fortement blindées et appuyées (tirs directs et indirects préparés sur les itinéraires, hélicoptères et AC-130 *Gunship* en survol, avions en attente à 3 000 mètres d'altitude), sont projetées en raids rapides ou méthodiques ("*deliberate*") à l'intérieur du tissu urbain. Il s'agit surtout d'un combat embarqué où, sur un axe de plusieurs centaines de mètres, la phalange repousse les miliciens et détruit leurs points d'appui (réf. 454). Les Marines à Falloujah, ont combiné l'emploi des colonnes blindées et l'engagement à pied (souvent par les toits) (réf.1).

Cet **emploi agressif des engins lourds** (M1 *Abrams*, M2/M3 *Bradley*) utilise la supériorité des blindages face à un armement léger et ancien<sup>39</sup>. Il bénéficie aussi d'une topographie urbaine très plate avec des bâtiments ayant rarement plus de deux étages. Les possibilités d'attaque des blindés par le haut sont donc réduites, et, inversement, les armes de bord peuvent frapper presque partout. De ce fait, les pertes américaines sont relativement réduites. Le 2/7<sup>th</sup> *Cavalry Squadron* (niveau groupement tactique) n'a eu aucun tué en deux semaines de durs combats à Nadjaf en août (réf.1). La *Task Force Lancer* engagée à Sadr City en avril et mai, a eu 52 blessés mais pas de mort au combat, alors que les pertes ennemies sont de plus de 700 tués (réf. 49). Cette capacité, associée au commandement numérisé, autorise donc des raids audacieux et des patrouilles agressives qui décou-

US ARMY



### Le sabre et le scalpel

Cette pénétration initiale sur les principaux axes permet ensuite un découpage de la zone des combats de façon à **identifier les “trois blocs”** décrits par le général des Marines Krulak : les zones amies qu’il s’agit d’aider, les **“kill boxes”** où tous les coups sont permis, et les zones intermédiaires qui relèvent plutôt du concept français de maîtrise de la violence.

Il ne s’agira donc pas de fouiller et de réduire chaque quartier (la ville de Falloujah en compte plus de 1000), mais **d’agir de manière**

**chirurgicale sur des cibles clairement identifiées.** A Nadjaf et Kufa, la *Task Force Iron Dukes* se concentrait sur les chefs mahdistes et les caches d’armes, tout en exerçant une pression permanente sur les miliciens.

ragent l’adversaire et impressionnent la population. Les forces américaines peuvent ainsi mordre sur plusieurs kilomètres de profondeur dans un tissu urbain dense et défendre ou effectuer des opérations de bouclage sur des cibles précises.

Le succès de ces phalanges lourdes a relancé le débat sur la transformation des forces terrestres. **Par prudence, des divisions américaines resteront donc dotées du binôme lourd Abrams-Bradley** pendant plusieurs décennies et il n’est pas question, au contraire, de réduire leur nombre en Irak (réf.1). Si ces raids de pénétration ressemblent à des coups de poing directs, la conception d’ensemble peut parfois être subtile. Pour *Phantom Fury*, **les Marines ont reproduit la manœuvre d’Aix-la-Chapelle** (octobre 1944). Ils ont d’abord attaqué l’est de Falloujah et se sont emparés de quelques points clés puis ont basculé leur effort, par surprise, au nord de la ville.

Il est intéressant de noter que parmi les points clés attaqués durant la phase préliminaire se trouvent les deux principaux hôpitaux de la ville. Les Marines en ont détruit un par un raid aérien, quelques jours avant son inauguration (réf. 410) et se sont emparés du second, avec l’aide des meilleures troupes régulières irakiennes. Le but était de priver les insurgés de deux points d’appui, toujours délicats à attaquer en pleine bataille, sans le bénéfice de la surprise et alors que les salles sont remplies de blessés et de médias. En avril, lors de la première bataille, les médecins étaient pratiquement les seuls contacts avec le monde extérieur. Leur description quotidienne de la situation sanitaire a contribué à saper la détermination de l’opinion publique et de l’administration américaines. Plus cyniquement et dans la perspective d’un combat de longue durée, la saisie de ces hôpitaux prive aussi la rébellion des moyens de soigner correctement ses blessés.

**De manière dialectique, le combat rapproché et les feux de précision à longue distance représentent le yin et le yang du combat. L’existence de l’un nécessite celle de l’autre. Les effets les plus importants des tirs à distance sont obtenus sur des cibles groupées mais cette efficacité provoque la dispersion de l’ennemi. Cette dispersion dilue les forces de l’ennemi mais ces éléments camouflés au sein d’une grande ville très peuplée sont très difficiles à déceler et détruire. Il faut donc placer l’ennemi devant le dilemme de masser ses forces et risquer la destruction par des feux à distance ou au contraire de les disperser et risquer la destruction par le combat rapproché. Ce dernier n’est donc pas un recours par défaut mais un élément du spectre tactique d’autant plus essentiel qu’il offre seul des résultats décisifs<sup>40</sup>.**

Se pose donc de manière évidente **le problème du renseignement** dans un milieu complexe où l’ennemi recherche systématiquement le camouflage de la population et l’occupation des lieux protégés (lieux saints, écoles, hôpitaux). Trier le milicien rebelle du civil innocent, le canaliser vers des *kill zones* demande nécessairement une action militaire rapprochée, méthodique et précise. Celle-ci est bien sûr facilitée si la population civile est rare, d’où l’intérêt de la pousser à évacuer les lieux. Il faut noter en outre que le mélange de l’ennemi avec la population n’est jamais total, soit parce que celle-ci est hostile aux insurgés (comme à Nadjaf), soit parce qu’elle gêne les combattants. Ces derniers sont concentrés sur des points d’appui de taille variable.

Une fois une cible localisée (leader, cache d'armes, point d'appui), une **opération de bouclage et de fouille** est lancée. Pendant ces attaques, la priorité est à la décision de conduite et donc au renseignement rapide. Trois capteurs connaissent un grand développement : les équipes cynophiles (pour les caches d'armes), les drones, car ils donnent une image en temps réel et enfin le chef de section/peloton. Le combat urbain, comme tout combat rapide, nécessite un commandement de l'avant. Le fer de lance est souvent un M1 *Abrams* de chef de peloton, de façon à bénéficier du blindage et d'une capacité de décision "éthique" (doit-on tirer ou pas ?) (réf. 451 et 454).

Si la cible à frapper est dans une zone de tir libre, **le volume de feu déployé peut être considérable**. Obus d'artillerie, canons mitrailleurs de 25mm des *Bradley* et canons de 120mm des *Abrams* dotés de munitions polyvalentes, bombes guidées et missiles, AC130 *Gunship* tout est bon pour obtenir la destruction complète du lieu en touchant le moins possible l'environnement de l'objectif. Il s'agit de faire mal, de détruire les dépôts, les infrastructures, les laboratoires d'artificiers, mais surtout de faire du *body count* c'est-à-dire tuer le maximum d'ennemis (réf. 1).

Si la zone cible est plus délicate à traiter (forte présence de la population, point sensible comme la Mosquée d'Ali à Nadjaf), on combine alors un **combat rapproché méthodique avec des appuis de grande précision mais suffisamment puissants pour percer des ouvrages bétonnés**. Les obus de chars et les munitions air-sol guidées prennent alors le pas sur les projectiles de l'artillerie, qui n'offrent pas pour l'instant les mêmes garanties de précision. La sauvegarde de la population est désormais bien intégrée dans le comportement des troupes, quitte à accepter des risques supplémentaires.

#### **Les tireurs d'élite apparaissent comme essentiels.**

Ils permettent d'éliminer les tireurs RPG qui pourraient s'approcher des véhicules sans toucher à la population environnante, ni aux lieux saints. Un caporal revendique ainsi 24 coups au but à Falloujah (réf. 31). Par leur simple présence, ils contribuent aussi à gêner les évolutions des troupes légères. Ils constituent donc un atout supplémentaire pour les Américains, qui, eux, peuvent se déplacer sous la protection de blindages. Toutes les unités américaines augmentent donc le nombre de leurs tireurs d'élite. Même les unités de blindés lourds forment leurs propres cellules de *snipers* à partir de leurs meilleurs tireurs (réf. 451). Dans le même esprit, l'USMC accélère la mise en place de lunettes de tir ACOG (*advanced combat optical gunsight*, grossissement par 4) sur les fusils d'assaut. Outre qu'elle autorise une plus grande allonge, cette lunette per-

met une plus grande discrimination des cibles, facteur essentiel dans ce contexte. Ces cellules sont placées dans les bâtiments nettoyés, en arrière et au-dessus des éléments d'assaut, parfois même sur des hélicoptères. **A noter également l'emploi de drones armés, notamment à Nadjaf en juillet, pour détruire des mortiers portés sur camions** (réf. 451).

La réussite dans ce traitement à la fois puissant et précis, qui ne fait souffrir que sporadiquement la population civile, constitue une nouveauté qui a favorablement impressionné les autorités locales, notamment le clergé chiite dans le sud du pays, qui ont pu ainsi appuyer une démarche américaine que l'on craignait dévastatrice.

#### **Les insurgés, de leur côté, sont desservis par un matériel ancien et mal entretenu, et une pauvreté générale des savoir-faire tactiques.**

Beaucoup de jeunes Mahdistes faisaient ainsi confiance à Dieu pour guider leurs balles. En mai 2004, près de la ville d'Amara, 150 d'entre eux tendirent une embuscade à des soldats britanniques. Ceux-ci abattirent officiellement 16 miliciens (mais sans doute beaucoup plus) sans avoir eux-mêmes un seul mort (réf. 412). Les Marines à Falloujah furent surpris de voir des *snipers* utiliser des positions trop évidentes au sommet d'une mosquée et surtout ne pas bouger avant d'être détruits. L'un de ces *snipers* a néanmoins réussi, à lui seul, à stopper la progression de tout un bataillon américain. En revanche, les rebelles ne manquent pas d'ingéniosité technique, ni surtout de courage. Les tireurs RPG sont leur fer de lance. Pour avoir une chance de toucher un point vulnérable (comme le poste de tir missiles sur les *Bradley*), ils ont modifié la sécurité qui empêche la munition d'exploser à moins de 70 mètres et cherchent le tir à quelques dizaines de mètres des blindés, ce qui réduit fortement la durée de leurs carrières. Les *snipers*, avec fusils Dragunov, sont également très employés pour leur allonge et leur précision, qui leur permet de trouver des failles dans les blindages ou les gilets pare-balles.

#### **Le point fort des insurgés est l'utilisation du terrain,**

surtout si, comme à Falloujah, il a pu être organisé. Les insurgés s'appuient sur des points d'appui classiquement accolés à des sites protégés (lieux saints, écoles, etc.) et reliés par un réseau caché, souterrain ou à travers les murs. Pour faire face aux blindés, les engins explosifs sont massivement employés (653 pendant les trois premières semaines de combat à Falloujah) (réf. 11) et parfois aussi des véhicules-suicide. A Falloujah, les Marines ont retrouvé des méthodes proches de celles des Japonais pendant la guerre du Pacifique. Des hommes se sont ainsi terrés pendant des jours dans des recoins de bâtiments afin d'attendre le moment favorable pour frapper à coup sûr avant de se faire abattre.

## No worse enemy, no better friend

Dans les zones classées comme amies, la posture est radicalement différente et relève des procédés de stabilisation. **Les soldats participent à la conquête des “cœurs et des esprits”**, en distribuant, comme les hommes de la *First Cav* à Nadjaf, des repas emballés et étiquetés en arabe, préparés selon la tradition locale ou en soignant les civils dans des postes de secours mobiles. A long terme, des projets économiques sont amorcés en fonction du degré de coopération des autorités locales (réf. 1). A Nadjaf, un total de 1,9 million de dollars ont été versés pour 2600 habitants de Nadjaf, en signe de condoléances et réconciliation. A Sadr City, la trêve du 9 octobre 2004 n'a été acquise qu'avec la promesse d'une aide économique massive (500 millions de dollars). Ces actions humanitaires sont cependant contrebalancées par des actions similaires de la part de la résistance, qui ne manque pas de moyens financiers.

Ces actions ne sont pas une fin en soi, elles participent directement aux opérations en cours en constituant le volet positif des **négociations qui se déroulent simultanément aux combats** entre les autorités locales, les combattants et le gouvernement. Ces actions et promesses présentent l'avantage de permettre aux autorités locales de sauver la face en donnant l'impression que l'on ne cède pas devant la force mais devant l'intérêt collectif. Elles offrent ainsi une alternative à une résistance désespérée.

**Le dernier stade est celui de la normalisation**, au moins apparente. Le samedi 28 août 2004, cinq ministres du gouvernement irakien se rendent ainsi au Mausolée d'Ali à Nadjaf, pour marquer le retour symbolique de l'autorité et remercier l'imam Al Sistani. Durant cette phase, des actions complémentaires de désarmement ou de perquisitions peuvent être menées en liaison étroite avec les forces de sécurité irakienne qui, normalement, relèvent les Américains sur la zone conquise.

## Des coups d'épée dans l'eau ?

Pour l'instant, **l'efficacité tactique de la méthode est certaine**. Le rapport des pertes est étonnamment favorable. Du 30 mars au 15 juin 2004, la Coalition rétablit l'ordre dans toutes les villes de la zone chiite (dont Koufa, Nadjaf et le quartier de Sadr City) au prix de 29 morts (dont 23 Américains). Au même moment, la 1<sup>re</sup> Division de Marines, pendant la phase de bouclage de Falloujah, perd huit hommes en sept jours et revendique la mort de 300 adversaires (réf. 22). Au même endroit, en novembre, dans des combats beaucoup plus durs, la

même division a perdu 71 hommes (au 27 décembre) pour des pertes ennemies dépassant 1 300 tués. Les Américains ont la supériorité sur tous les points de contact. Pour l'instant, et c'est la grande nouveauté, ces succès sont aussi obtenus avec des dommages collatéraux “modérés”. Les images de civils tués ou blessés sont ainsi beaucoup moins présentes dans les médias que lors des frappes *“Shock and Wave”* de mars 2003. Ces opérations ont permis également de détruire de très nombreuses caches d'armes et ateliers, en particulier à Falloujah (dans 200 des 1000 quartiers de la ville) et ramené la résistance à l'émiettement et la clandestinité d'avant avril 2004.

**Les résultats stratégiques, avant les élections du 30 janvier, sont en revanche incertains**. Les milices faiblement implantées à Ramadi, Samarra ou Tall Afar, près de la frontière syrienne, ont été balayées en quelques jours malgré une résistance souvent acharnée. L'*Armée du Mahdi*, qui n'était véritablement implantée que dans le quartier de Sadr City, a néanmoins tenu tête aux Américains pendant cinq mois et il a fallu trois compromis pour faire cesser les combats. Les pertes mahdistes ont été terribles mais elles ont ajouté du crédit à leur résistance. Moqtada al-Sadr n'est plus inquieté par une arrestation et le désarmement de ses miliciens reste très théorique. A Falloujah, la faiblesse de la résistance initiale, le petit nombre de terroristes étrangers éliminés, donnent à penser que la plupart des mouvements rebelles ont quitté la ville.

A plus long terme, se pose le problème du contrôle du terrain. Manquant d'effectifs et de légitimité auprès de la population, les Américains sont obligés de “passer la main” aux forces irakiennes. Or ces dernières s'avèrent fragiles tactiquement et peu fiables politiquement. Il y a donc un risque de pourrissement de la situation dans les villes reconquises. La tentation est donc forte pour les résistants de “laisser passer l'orage” américain en attendant des jours meilleurs et de conserver une présence dans les esprits en poursuivant des attaques tous azimuts. A Falloujah même, des poches de résistance subsistent.

La guérilla est-elle affaiblie, dispersée ou simplement dormante ? Va-t-on assister à une nouvelle mutation alors que commence la bataille des élections ?



US ARMY

### NOTES :

35 Le maximum est de quatre brigades américaines et une brigade irakienne, pour *“Phantom fury”* à Falloujah.

36 A noter le rôle de la cavalerie américaine, dont les structures préfigurent les futures *Units of action*, dans la mise au point et la diffusion des méthodes interarmes.

37 La diffusion de la TSF dans les armées de 1914 à 1940 a ainsi entraîné une transformation des structures et des rôles. Cet exemple historique mérite d'être étudié.

38 Les drones sont désormais employés par tous les OCA.

39 Les roquettes RPG sont souvent de la première génération, perçant deux fois moins de blindage que les derniers modèles.

40 Sans, par ailleurs, engendrer des pertes particulièrement importantes.